



*Rodin savait qu'elle dépendait d'abord d'une connaissance infaillible du corps humain. Lentement, après ses recherches, il s'était avancé jusqu'à sa surface, et maintenant une main se tendait vers elle de l'extérieur, qui définissait et délimitait cette surface de l'autre côté aussi précisément que si elle avait été à l'intérieur. Plus il s'avavançait sur son chemin à l'écart, plus le hasard reculait, et une loi en appelait une autre. Et finalement c'était cette surface vers laquelle se tournait sa recherche. Elle comprenait de multiples points de rencontre entre la lumière et l'objet et il s'avéra que chacune de ces rencontres était autre, chacune particulière et remarquable. Ici, ils paraissaient fusionner, là, se saluer timidement, là encore, se croiser sans se voir; et il y avait des rencontres sans fin et aucune où il ne se passât pas quelque chose. Il n'y avait pas de vide.*

*C'est alors que Rodin avait découvert le fondement de son art, pour ainsi dire la cellule première de son univers. C'était la surface, cette surface d'une autre grandeur, d'une autre tonalité, cette surface bien précise à partir de laquelle tout devait être fait.*

Rainer Maria RILKE, *Auguste Rodin*, Editions La part commune, 2001, p. 22-23